

L'HOMME ROUGE,

SATIRE HEBDOMADAIRE

Par

VEYRAT ET BERTHAUD.



Pèlerinage en Savoie.

A CHARLES-ALBERT.

In eadem hora apparuerunt digiti, quasi manus
hominis scribentis..... Tunc facies regis commuta
est.... et genua ejus ad se invicem collidebantur.....
hæc est autem scriptura.... MANE THECEL, PHARÈS.

(Prophetia Danielis.)

Chambéry, 15 Juillet 1833.

J'avais deux pistolets croisés à ma ceinture,
Un poignard bien trempé... — la nuit était obscure ;
Seul, à pied, à travers mon pays montagnard,
J'allais rêveur, les doigts posés sur mon poignard.
— Oh ! que le sol natal, par un ciel morne et sombre,
Est triste à l'exilé qui vient pleurer dans l'ombre !
Oh ! que les pics des rocs dentelés sur les cieux
Se dessinaient dans l'air, noirs et silencieux !

Quoi ! deux ans sans la voir ! — C'était bien ma patrie !
Ici mon lac d'azur, ma colline fleurie,
Mon ruisseau bondissant, — puis la vieille cité
Qui dort sous Nivolet* d'un sommeil agité,
Et comme un cauchemar horrible, sur ses dalles
Voit nager dans le sang des corps troués de balles !
Moi, j'allais en secret, dans son enceinte en deuil,
Pleurer sur les martyrs étendus au cercueil.
Je longuai les vieux murs d'où monte la prière,
Puis franchissant d'un bond le clos du cimetière,
Sur la terre encore fraîche où repose Tola,
Je tombai palpitant sur mes genoux ! — Et là,
Contre un Roi meurtrier et son infame engeance,
Comme le sang d'Abel, je demandai VENGEANCE !!!
Là, sur Gubernatis et sur Tamburelli,
Saint couple de héros par la mort ennobli,
Là j'ai pleuré de rage.... Et tourmentant mes armes
Dont le bronze luisant ruisselait de mes larmes,
Sur elle et sur eux, par un serment de fer,
J'ai promis aux tyrans une haine d'enfer !
Ah ! c'étaient cependant de nobles cœurs de braves
Que ceux qu'ils ont tués comme de vils esclaves,
Et qui, le dernier jour, sont morts sans repentirs,
Comme les fils du Christ, dans leur foi de martyrs.
A moi donc leurs bourreaux, à moi seul ! — qu'il me laisse
Les traîner au carcan comme des bœufs en laisse,

* Montagne de Savoie au dessus de Chambéry.

L'ami, dont les efforts ont partagé toujours,
Mes travaux si brûlans et des nuits et des jours,
A moi seul cette fois de parler et maudire :
Ecoute, Albert, voici ce que je veux te dire



Depuis que l'HOMME ROUGE, avec ses clous d'airain,
Te pendit à sa croix, noble Roi suzerain ;
Que le sein tourmenté d'un souffle prophétique,
Il te vomit, ardent, son scandaleux distique ;
Qu'au lit sombre où tu dors en ta noire impudeur,
Un soir il se posa dans toute sa grandeur ;
Que là, jusqu'au matin, de ses deux bras de flamme,
Comme d'un étau rouge, il te pressura l'ame,
Et fouillant dans ton sein tes sentimens pervers,
Te laissa pour adieu ces deux terribles vers :

« Eh ! bien, va devant toi comme le sort te pousse

« Et que de l'échafaud la pente te soit douce ! » *

Trois mois à peine, ô Roi, sont passés, et tes pieds
De l'échafaud déjà heurtent les marche-pieds.

Un moment oublié dans ton linceul de soufre,
Je te retrouve encor, mais pendu sur le gouffre,
Mais sans jamais bouger sous tes rideaux tremblans,
Etreint du ver rongeur qui veille dans tes flancs.

Nous avions deviné ta soif de bête fauve,
Et qu'il faudrait des cris de mort, dans ton alcove,

* Voir la troisième livraison de l'HOMME ROUGE.

Et que tu ne pourrais te coucher sans avoir
Des têtes à rouler sous tes pieds, chaque soir,
Ni t'endormir sans boire, ainsi qu'une panthère,
Une coupe de sang tiré chaud de l'artère.....
Notre œil d'un seul regard comprit ton ame, ô Roi,
Les premiers, nous avons jeté le cri d'effroi !

N'est-ce pas, Charle-Albert, que la vengeance est douce ?
Qu'on dort sur elle mieux que sur un lit de mousse,
Que le cadavre froid de son ennemi mort
NE SENT JAMAIS MAUVAIS, laissât-il un remord !
N'est-ce pas qu'il est doux de se dire en soi-même :
Que rien ne peut barrer sa volonté suprême ?
Oh ! mais, prends garde à toi, jeune homme écervelé,
Qui ne vois pas combien le sol s'est ébranlé,
Combien il s'est ému dans ses noires entrailles,
Depuis qu'on l'a creusé pour tant de funérailles !
Prends garde ! l'avenir a des chances pour tous !
La frayeur peut plier tes reins sur tes genoux,
Et si ta hache tremble, -- alors, ton peuple austère
Peut monter sur ton dos et te briser à terre ;
Car pour être Néron, il faut avoir surtout
Une Rome en débauche, -- et des bourreaux partout !
Sais-tu que pour porter les crimes que tu portes,
Il faut des bras de fer et des épaules fortes !

Que Louis-Philippe même, avec ses larges mains,
 N'osa pas essayer ces fardeaux surhumains !
 Pourtant cet homme est fort, — et souvent la tempête
 Par rafale a passé sans lui courber la tête ;
 C'est qu'il est hypocrite encor plus que puissant,
 Toi, tu marches sans voir par un instinct de sang !



Prince, la barbarie est le crime des lâches,
 Le sang qu'on fait verser ne lave pas les taches
 Et l'on pourrait, ô Roi, te jeter sur le front
 Ton histoire et tes mœurs comme un infame affront.
 Bien jeune encor, flétri sur l'une et l'autre joue,
 Tu laissas deux soufflets* t'étendre dans la boue,
 Et le prince royal, aujourd'hui Charle-Albert,
 Ne vengea pas le sang de Bérold et d'Humbert;**
 Plus tard, des saints drapeaux misérable transfuge,
 Tu courus à Modène implorer un refuge ;
 Comme un vil déserteur tu passas chez Bubna,***
 Dont le rire brûlant partout te sillonna ;
 Et là, dans cet air noir de putrides miasmes,
 Son vieux flegme autrichien t'abreuva de sarcasmes !

* A Lyon, en 1806. Voir l'*Echo de la Fabrique* du 30 juin dernier, n. 26.

** Chefs dynastiques de la maison de Savoie.

*** Après sa désertion du 21 mars 1821, le prince de Carignan passa chez Bubna, qui l'accabla d'humiliations, de sarcasmes et de railleries.



Heureux qu'on voulut bien te conserver tes droits,
Tu te laissas river au pilori des rois ;
Car l'honneur chez les tiens n'est jamais de commande ,
Et quand il s'en rencontre, il est de contrebande.

Eh bien ! pour essayer si tu l'as tout perdu,
Si tu l'as tout entier pour un trône vendu,
S'il ne reste plus rien dans ton ame de plâtre
Des nobles sentimens que tout homme idolâtre ;
Aux yeux de l'univers je veux en frémissant
Te cracher à la face une insulte de sang,
Te flétrir au grand jour de mes rimes brutales,
Et t'appeler UN LACHE en lettres capitales !
Parjure, être ou chimère horrible à concevoir,
Non tu n'es pas un homme, ô prince, le pouvoir
A balayé chez toi, de son immonde haleine,
Tout ce qu'il te restait de la nature humaine !
— Tiens ! voilà mon cartel ! Dans un duel de feu ,
Nous irons le vider sur terre ou devant Dieu !
Car déjà bien des fois, lorsque ton nom de traître
Nous arrivait sanglant par tes journaux de prêtre,
Bien des fois, nous avons cherché dans notre sein
Un poignard , pour monter au rôle d'assassin,
Quand la justice aux pieds des rois est abattue,
Dieu nomme une Judith, l'envoie et lui dit : TUE !

D'où viendra le vengeur ? Dans ton peuple amolli,
N'est-il pas de Corday, pas un Gavioli,
Personne qui, sauvant l'état de la tempête,
Veuille risquer ses jours pour abattre ta tête !....*
Je ne sais ! --- Mais, ô Roi, si l'instinct d'avenir
Qui pousse le poète à maudire ou bénir,
A vu clair dans le sort que le ciel te destine,
Tu mourras du stylet ou de la guillotine !
Quel que soit le trépas qui mordra dans ta chair,
Ton peuple bénira, --- tu lui coûtes trop cher !
--- Et cependant le jour où le flot populaire
Broîra, dans l'ouragan, ton trône séculaire
A ce jour de malheur qui bientôt aura lieu
Si ton trône éboulé ne t'emporte avec lui,
Sais-tu ce que fera ton peuple de sa proie,
Roi de Jérusalem, de Chypre et de Savoie ?....
Ses élus réunis en un grand comité
Décréteront ta mort à l'unanimité ;
Un prêtre ira te voir, en ta triste fortune,
Pour te sauver au moins l'âme, s'il t'en reste une !
Dans ton cachot, râlant sous le poids du remord,
Tu recevras, le soir, ta sentence de mort ;

* On m'accusera peut-être de prêcher ici l'assassinat politique. Dans un état où la loi est une garantie pour tous, l'assassinat politique est non seulement inutile, mais encore souvent impossible. Dans un état comme le royaume de Sardaigne, où la loi est une négation perpétuelle des droits et des besoins les plus impérieux du peuple, où la justice se fait sur des indices et des soupçons, par le sabre et les balles, le poignard est le corollaire et la contre-partie des assassinats prétendus juridiques. C'est dans de telles circonstances, que le prince est réellement au dessus de la loi commune. Je ne fais du reste qu'énoncer ici des prévisions.

Aux tombeaux qu'a peuplés ta terreur militaire,
 Trois fois, la corde au cou, tu baiseras la terre;
 Tes complices de sang dans ton pâle réduit,
 Seront les compagnons de ta dernière nuit.
 Aux coins de l'échafaud, quatre noirs cénotaphes
 Porteront tes décrets de mort en épitaphes.
 Et quand pour ton trépas rien ne fera défaut,
 Prince, tu monteras alors sur l'échafaud,
 Le bourreau sous ses pieds brisera ton épée!
 Et l'on battra des mains sur ta tête coupée.....

.
 Et puis l'on brûlera sur un bûcher de feu
 Ton cadavre royal avec ton drapeau bleu !
 Afin que, tout entier, le sang versé s'expie,
 Tes bourreaux jetteront aux vents ta cendre impie !
 Et tes enfans bannis du pays transalpin
 Aux maisons de l'exil iront quêter leur pain !
 Et voila cependant où ton destin te pousse ;
 N'EST-CE PAS, CHARLE-ALBERT, QUE LA VENGEANCE EST DOUCE?...

Veyrat.

L'HOMME ROUGE paraît tous les dimanches par livraison de huit pages in-4°. —
 Prix de la souscription : Pour l'année, 52 livraisons, 50 fr. — Pour six mois, 26 livraisons, 15 fr.
 — Pour trois mois, 13 livraisons, 8 fr. — Par la poste, 1 fr. de plus par trimestre.

On souscrit :

A PARIS, chez ABEL LEDOUX, libraire-éditeur, quai des Augustins, n. 37.
 A LYON, au bureau de la *Glaneuse*, rue de la Préfecture, n. 6. — Chez M. BABEUF, libraire, rue St-Dominique. — Chez BARON, libraire, rue Clermont. — Et DANS LES DÉPARTEMENTS, chez tous les directeurs des postes.

Ecrire, *franco*, à M. Veyrat, au bureau de la *Glaneuse*.